



Viatica

13 | 2026
Voyages incertains

Voyager en Europe au temps des Lumières. Les émotions de la liberté

Nathalie Vuillemin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/viatica/6822>

DOI : 10.4000/15s28

ISSN : 2275-0827

Éditeur

Université Clermont Auvergne

Référence électronique

Nathalie Vuillemin, « *Voyager en Europe au temps des Lumières. Les émotions de la liberté* », *Viatica* [En ligne], 13 | 2026, mis en ligne le 16 février 2026, consulté le 02 mars 2026. URL : <http://journals.openedition.org/viatica/6822> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/15s28>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mars 2026.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Voyager en Europe au temps des Lumières. Les émotions de la liberté

Nathalie Vuillemin

RÉFÉRENCE

Gilles Montègre, *Voyager en Europe au temps des Lumières. Les émotions de la liberté*, Paris, Tallandier, 2024, 656 p. EAN : 9791021050136

- 1 Le voyage en Europe au XVIII^e siècle a jusqu'à présent surtout été abordé dans la perspective du Grand Tour, qu'il s'agisse d'en étudier les itinéraires, les vertus pédagogiques, ou les liens avec le développement des réseaux de sociabilité mondains et savants. *Voyager en Europe au temps des Lumières* nous invite à un voyage moins balisé, moins familier, moins confortable peut-être, puisqu'il s'agit d'abord de mettre en évidence, dans les récits des voyageurs, des déplacements que Gilles Montègre qualifie volontiers de « buissonniers ». On suivra ainsi
des braconniers qui ne se laissent pas dicter le réel, ne se contentent pas de répliquer les itinéraires attendus et se plaisent, dans une Europe où le « règne de la critique » le dispute à celui des monarques, à exercer leur liberté de jugement et de déplacement (p. 10).
- 2 De cette indépendance du corps et de l'esprit résulte également un intérêt accru pour le récit de rencontres inattendues, la peinture de lieux marginaux, la réalité d'acteurs auxquels les études viatiques commencent seulement à s'intéresser : hommes et femmes du peuple ou de la petite bourgeoisie, domestiques, porteurs et autres acteurs silencieux du voyage, guides et médiateurs de toutes sortes.
- 3 L'ouvrage est ambitieux : il s'agit de cerner « les modalités du voyage en train de se faire » (p. 11) pour proposer une nouvelle approche des déplacements dans l'Europe des Lumières et réalimenter d'un même geste une réflexion plus générale sur l'écriture viatique. Gilles Montègre s'est d'abord concentré sur les manuscrits de François de Paule Latapie (1739-1823), fils du secrétaire de Montesquieu, dont il a édité les

remarquables *Éphémérides*¹, mais il en fait la porte d'entrée d'une étude beaucoup plus vaste : 254 écrits viatiques, manuscrits et imprimés, ont ainsi été réunis pour aborder les pratiques de voyageurs européens (de toute provenance) et non européens en Europe, partout en Europe, faudrait-il préciser, non seulement dans les grands centres italiens, en Suisse ou en Angleterre, mais également dans les contrées les plus excentrées (Europe de l'Est, Highlands écossais, Scandinavie, Balkans, zones jusque-là ignorées des péninsules ibérique et italique) sur une période s'étendant essentiellement des années 1760 à la Révolution. Dans ce foisonnement d'expériences et de références, Latapie sert en quelque sorte de fil d'Ariane et de cas exemplaire : il est en effet rare qu'un voyageur ait laissé des notes aussi abondantes et variées qui non seulement relatent ses itinéraires et ses rencontres, mais qui justifient également ses choix (celui, notamment, de quitter les grands chemins), décryptent les interactions sociales et questionnent en permanence les pratiques du voyage sous tous leurs aspects. Le cas particulier sert ainsi, en quelque sorte, de tremplin à l'enquête : Latapie obtient une généreuse lettre de crédit de banquiers français à Gênes, il s'en félicite, « trouve cela admirable que cette puissance d'un simple particulier, dont la signature respectée vous procure les plus grandes facilités dans vos voyages » (p. 222) – c'est là l'occasion de creuser ces pratiques du crédit, des services rendus, des attentes des donateurs et des prêteurs. Montègre recense dans le « dossier Latapie » les lettres de recommandation ou de crédits, en analyse les mécanismes et les itinéraires, puis questionne les contraintes qu'impliquent l'obtention de ces papiers et la manière dont de nombreux voyageurs cherchent à s'en émanciper (p. 226 et suiv.).

- 4 Cet exemple le montre, la question des pratiques de sociabilité auxquelles donnent accès les écrits viatiques constitue un point central de l'analyse de Montègre ; elle intervient aussi bien dans l'étude des « diplomaties culturelles » que dans celle de l'acquisition des savoirs ou des émotions mises en scène par le voyageur. Elle donne à comprendre l'« enchâssement » des différents « mondes sociaux » (p. 141), celui des voyageurs, ceux des « hôtes », quel que soit leur rang, ceux des médiateurs de tous types (voituriers, aubergistes, interprètes, guides, mais aussi banquiers ou libraires), transformés dans l'écriture en autant d'espaces où agissent certains codes. Il n'est pas inintéressant ici de constater que les mêmes mécanismes d'attrait pour l'altérité radicale – bien souvent forgée dans l'écriture – qui animent les voyageurs au long cours sont également à l'œuvre dans le voyage en Europe : on peut observer une communauté campagnarde comme on le ferait d'un peuple insulaire. Déjà mise en évidence par la critique pour certains cas devenus topiques – celui du « peuple heureux » des montagnes suisses, par exemple, récurrent depuis Scheuchzer jusqu'à Goethe au moins –, cette tendance à creuser la spécificité et la diversité de « l'autre », quitte à le fétichiser parfois, semble omniprésente dans les textes étudiés par Montègre. Des traditions non seulement géographiques, mais aussi littéraires interviennent ainsi dans l'élaboration de représentations qui entretiennent et réalimentent certains lieux communs, mais contribuent également à former une sensibilité qui ne sera pas étrangère à l'émergence des sciences de l'Homme au début du XIX^e siècle et, par la suite, des sciences sociales. L'attention que Gilles Montègre prête à l'expression du regard critique des voyageurs sur les réalités sociales et sur les interactions auxquelles ils sont contraints – avec les puissants, notamment, dont les « services » indispensables sont rarement gratuits – met d'ailleurs bien en évidence combien l'écrit viatique – le journal surtout – sert en cette seconde moitié de XVIII^e siècle l'affirmation d'un regard aiguisé, toujours plus conscient des mécanismes sociaux et de leurs règles, variant selon les

milieus et les nations, mais engageant toujours des rapports de pouvoir qu'il s'agit de déjouer en les décrivant.

- 5 Au fur et à mesure du parcours, le corpus étudié par Gilles Montègre se révèle ainsi une source privilégiée pour aborder le voyage en Europe comme le lieu d'aimantation de différents pôles où s'ébauche une mutation progressive des mentalités : un axe mettrait en tension pratiques sociales, ancrées dans des traditions et marquées par des mécanismes communautaires, et pratiques individuelles, motivées par un projet épistémique spécifique et par la volonté de se construire en sujet libre dans l'expérience viatique. Un autre articulerait aux méthodes d'observation des sciences de la nature la conscience progressive de la centralité d'une approche esthétique et sensible du monde, sans laquelle le « tableau » brossé par un voyageur ne serait qu'un résumé désincarné de la réalité traversée. Au sein de cet espace de tensions, certaines problématiques qui n'ont intégré que récemment le champ des études viatiques peuvent être alimentées sur nouveaux frais – la question du statut des femmes, par exemple. Souvent à l'arrière-plan, ou purs « objets de fantasme » (p. 196-197), dans les écrits des voyageurs, elles contribuent en revanche, comme actrices à part entière de voyages souvent originaux, à l'affirmation et à la reconnaissance de leur présence dans l'espace littéraire. Gilles Montègre qualifie de « conquête du siècle des Lumières » l'émergence de cette figure relativement nouvelle de la femme voyageuse, qui contribue à rendre possible une forme d'émancipation par le mouvement, d'une part, et par la mise en discours d'une expérience individuelle et des observations auxquelles elle conduit, d'autre part. Mais l'auteur met également en évidence, ici comme ailleurs, comment l'étude d'une figure peut *révéler*, au sens photographique du terme, des pratiques découlant de problématiques sociales ou politiques auxquelles on n'associait pas nécessairement le voyage. Parmi les nombreux exemples développés par Gilles Montègre, on rencontre des femmes contraintes de voyager par des motifs familiaux, financiers, politiques (on pense évidemment à l'émigration révolutionnaire) ; des femmes désireuses de s'ouvrir à de nouveaux savoirs ; mais également des voyageuses s'expatriant pour des raisons de santé. On se déplace ici vers une autre dimension centrale du voyage – et de l'ouvrage : le statut et la mise en scène du corps, corps sentant, souffrant ou jouissant du monde par les sens, premier *véhicule* de l'expérience viatique et de son écriture. Comment le voyageur touche-t-il ? Qu'entend-il ? Comment dit-on la sensation et quel rôle joue-t-elle lorsqu'il s'agit de se remémorer le voyage ? Intégrant une enquête plus vaste sur la « fabrique de l'intime » (p. 417) qu'est le voyage, cette réflexion sur le « corps déplacé » comme source de nouveaux savoirs réaffirme, à l'instar de l'ensemble de l'étude, l'importance du voyage comme laboratoire d'expérimentation et d'extension de questionnements portés par tout le siècle philosophique et littéraire.
- 6 L'articulation du particulier et du général, la rigueur avec laquelle l'auteur croise de nombreux champs des études historiques (histoire du voyage, histoire politique, histoire de l'art, histoire des sciences, entre autres) donnent lieu à un ouvrage qui, par son caractère encyclopédique, propose une synthèse bienvenue des problématiques viatiques à cette période de transition de la culture européenne, où l'on pouvait encore concevoir le savoir comme la rencontre enrichissante de disciplines non exclusives les unes des autres. En fin d'ouvrage, l'appareil de notes et l'imposante bibliographie (plus de cent pages pour l'ensemble) témoignent de l'ampleur d'une réflexion où dialoguent micro-histoire et analyse des mouvements de fonds qui animent et bouleversent la culture européenne des Lumières. L'exposé méthodologique, toujours très sobre, met

en évidence une pratique « consist[ant] à croiser une analyse dense de certaines sources avec une approche quantitative de la documentation » (p. 15). En guise d'exemple, l'auteur mentionne la base de données qu'il a élaborée à partir des archives de Latapie, qui lui a permis de faire la lumière sur les 1313 rencontres réalisées par le voyageur au cours de ses pérégrinations. Un tableau en fin d'ouvrage (p. 577-579) offre un extrait de ce panorama de sociabilité.

- 7 Ces qualités « académiques » ne doivent pas reléguer au second plan deux atouts majeurs de l'ouvrage : en plaçant la citation au centre de son étude, Gilles Montègre nous procure une expérience de l'archive viatique qu'on qualifiera volontiers de jubilatoire. Ces pages invitent en effet à plonger dans des écritures aux fortes personnalités, peu connues pour la plupart. On y voyage, bien évidemment, mais l'on y découvre également une Europe des Lumières vivante, et vécue de l'intérieur. Gilles Montègre a par ailleurs opté pour un style toujours clair et plaisant. L'érudition est là, mais sans aridité, le propos est parfois actualisé, sans que jamais ne soient aplaties la spécificité des époques et la complexité des situations. Au spécialiste de littérature viatique, *Voyager en Europe au temps des Lumières* offrira de nouveaux corpus et le point de départ d'une réflexion encore à mener sur les liens entre voyage au lointain et voyage en Europe – l'Europe n'étant pas, d'ailleurs, à envisager un peu trop facilement comme un territoire du proche et du connu. Au lecteur curieux, l'ouvrage servira de parcours en mouvement à travers de nombreuses problématiques centrales pour comprendre ces « Lumières » du XVIII^e siècle, qu'une certaine tradition critique a longtemps réduites à des portraits de philosophes en chambre.

NOTES

1. François de Paule de Latapie, *Éphémérides romaines. 24 mars-24 octobre 1775*, Gilles Montègre (éd.), Paris, Classiques Garnier, « Correspondances et mémoires », 2017.

AUTEURS

NATHALIE VUILLEMIN

 **IDREF** : <https://idref.fr/124602045>

 **ORCID** : <https://orcid.org/0000-0003-3308-0361>

 **VIAF** : <http://viaf.org/viaf/95632397>

 **ISNI** : <https://isni.org/isni/0000000071449826>

 **BnF** : <http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb16126374d>